

Alerte épidémie à Oran

(par Albert CAMUS — Secrétaire de rédaction)

Pendant que des milliers de gens meurent dans nos camps de concentration et que le nazisme distille son poison aux quatre coins de l'Europe tombée sous le joug de l'Occupation, l'émergence d'un nouveau phénomène dû à une bactérie particulièrement agressive suscite l'inquiétude sur le continent africain : une épidémie de peste a éclaté dans la région d'Oran.

Les dernières nouvelles qui viennent de nous parvenir de cette « ville ordinaire, qui n'est rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne » ne sont guère attrayantes, et encore moins rassurantes.

D'après l'inquiétant télégramme envoyé par notre jeune collègue Raymond Rambert cet après-midi à la rédaction, la « ville déserte, blanchie de poussière, saturée d'odeurs marines, toute sonore des cris du vent, gémi[t] comme une île malheureuse ». Et ces lamentations n'ont rien d'anodin. La population oranaise se meurt. La ville dont les portes ont été fermées pour des raisons d'ordre sanitaire est désormais coupée du monde. Cependant malgré les kilomètres qui nous séparent d'elle, cette peste est « l'affaire de tous » car « il n'y [a] plus alors de sentiments individuels, mais une histoire collective qui e[st] la peste et des sentiments partagés par tous ».

En effet, depuis l'apparition des premiers cas en avril dernier, la liste des victimes de la fièvre bubonique — transmise par les rats — ne cesse de s'allonger de façon dramatique à Oran. Selon les informations recueillies auprès de notre correspondant — ne pouvant pour l'instant regagner l'Hexagone — on compterait d'ores et déjà plus de 700 décès par semaine. Les cimetières sont saturés. Les enterrements ont été supprimés. Les monceaux de cadavres sont désormais transportés dans des tramways afin d'être jetés dans des fosses communes. Placées depuis le mois de mai en quarantaine, la ville isolée subit depuis de graves transformations dans son organisation et se trouve face à une pénurie alimentaire. Selon les dires de notre collègue « le ravitaillement [est]

limité et l'essence rationnée. On prescri[t] même des économies d'électricité. Seuls les produits indispensables parvi[ennent] par la route et par l'air, à Oran. [...]La circulation [a] diminu[é] progressivement jusqu'à devenir à peu près nulle. » À l'exception du télégramme, tous les moyens de communication vers l'extérieur ont également été coupés. Les lignes téléphoniques sont réservées aux seuls cas urgents.

Cependant malgré toutes ces mesures drastiques, le fléau continue sa fulgurante progression dans la cité algérienne tandis que le docteur Castel ainsi que son confrère Bernard Rieux travaillent sans relâche à l'élaboration d'un sérum destiné à son éradication. Mais y parviendront-ils seulement ou devront-ils finir par s'avouer vaincus ? Est-il vraiment possible de lutter contre le bacille de la peste quand on sait que celui-ci « ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses ». Mais surtout, peut-on combattre le mal quand celui-ci se tapit non seulement dans le sang, mais également dans le cœur de chaque homme ? N'est-il pas déjà trop tard pour agir alors que son germe a contaminé aussi bien les corps que les âmes ?

Car le mal est désormais partout et n'épargne rien ni personne sur son passage. Vecteur de solitude, de jalousie et de folie, « il oblig[e] [de plus] nos concitoyens à agir comme s'ils n'avaient pas de sentiments individuels ». « La ville entière [à] la fièvre. » Dans les rues, les scènes de violence, de pillage et d'incendie se multiplient. D'après notre ami Rambert dans un effroyable second télégramme, « certains habitants excédés mettent le feu aux maisons, croyant ainsi anéantir la peste, ou attaquent les portes de la ville. On passe alors de l'état de peste à l'état de siège. On fusille deux voleurs pour l'exemple et on institue un couvre-feu à 23 ». Aujourd'hui, terreur et désespoir semblent avoir atteint leur paroxysme. Malgré la chaleur de ce mois d'août, il fait froid à Oran ainsi que dans le

cœur de son peuple mis en exil. « Le soleil de la peste éte[int] toutes les couleurs et fai[t] fuir toute joie. » Il sépare familles, amis et amants. Il transforme jour après jour celle que l'on surnomme habituellement la « radieuse » en « une nécropole où il [...] fait taire toute voix ». Seuls les cris d'agonies et de révoltes des captives brisent le silence de cette forteresse de souffrance, où passé et futur ont été annihilés par l'absurde.

Pourtant, si comme l'écrit notre collègue à la fin de son message « c'est au moment du malheur qu'on s'habitue à la vérité, c'est-à-dire au silence », il est impossible pour nous autres journalistes de la rédaction de *Paris-soir* de faire la sourde oreille face à ces déchirants appels de détresse. Car comment ne pas sentir son sang se glacer d'effroi à la lecture de cette incroyable, et surtout bien triste chronique ? Comment ne pas se sentir oppressé par cette atmosphère de menace et d'enfermement dans laquelle nous plonge ce drame ? Et quand bien même « rien n'est moins spectaculaire qu'un fléau et, par leur durée même, les grands malheurs sont monotones », on ne peut s'empêcher de vouloir découvrir de quoi sera fait le dernier acte de cette tragédie qui inspirera certainement un jour dramaturges et auteurs.

Désormais seul et assis face à ma machine à écrire, dans ce bureau situé 37 rue du Louvre à Paris, où j'exerce mes talents depuis mon départ d'Alger — ma terre natale — je ne suis d'un coup plus seulement l'Étranger, mais également l'Homme révolté. Et tel un historien, c'est avec objectivité et sobriété que je tente ici tant bien que mal de relater ces terribles événements qui touchent l'ensemble de la population oranaise, sans même épargner les Justes. Ce récit plein de souffrance ainsi que l'expression de ce sentiment de « terrible impuissance où se trouve tout homme de partager vraiment une douleur qu'il ne pas voir » n'ont point besoin d'ornements ou de filtres langagiers pour frapper les cœurs.